

# REPORTAGE

PAR TOM MASLAND ET ALEXIE VALOIS (TEXTES) ET NOËL QUIDU/GAMMA (PHOTOS)

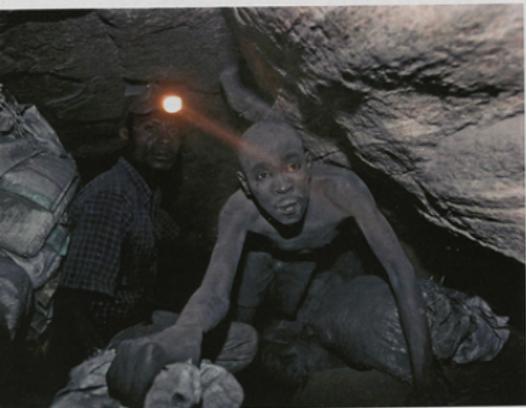
TANZANIE

## LES PIERRES DE L'ENFER

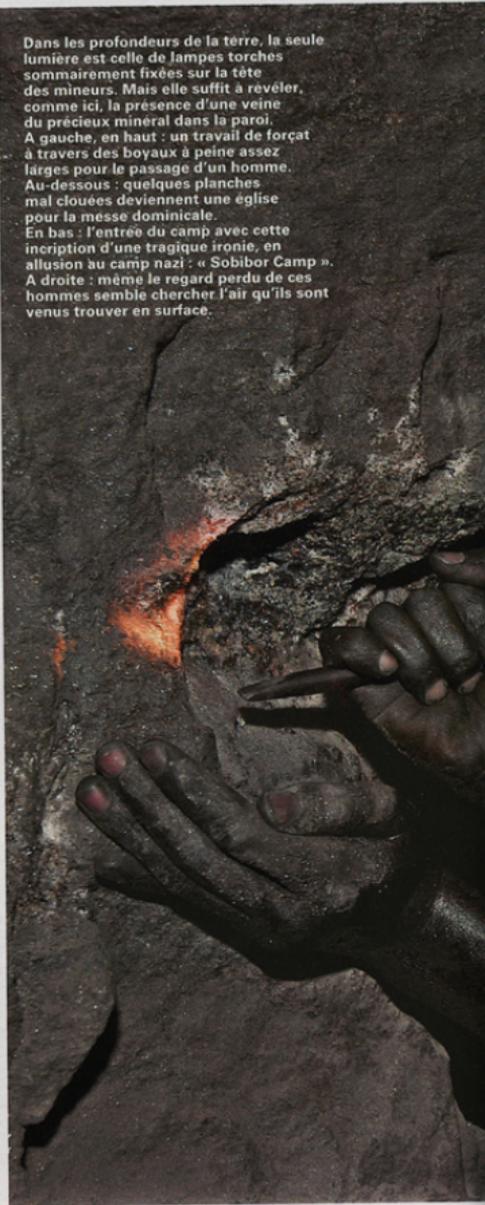
*A l'ombre du Kilimandjaro, les terres massais recèlent un trésor, une pierre unique au monde, plus rare que le diamant : la tanzanite. Alors, pour quelques dollars, des hommes fouillent les entrailles de la terre dans des conditions inhumaines.*

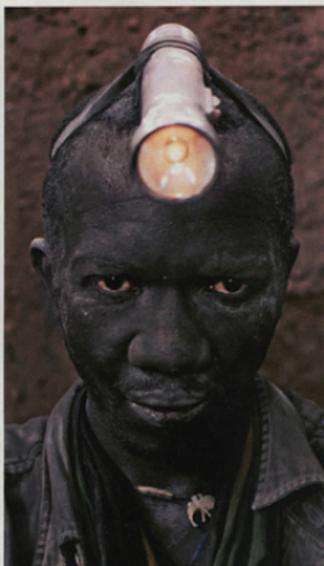
La « moisson » de la nuit de labeur d'un mineur : une poignée de cailloux qui, taillés et sertis, iront bientôt orner le cou des élégantes aux Etats-Unis ou au Japon où la tanzanite fait fureur. Elle s'y vend jusqu'à 600 dollars le carat.





Dans les profondeurs de la terre, la seule lumière est celle de Jampes torches sommairement fixées sur la tête des mineurs. Mais elle suffit à révéler, comme ici, la présence d'une veine du précieux minéral dans la paroi. A gauche, en haut : un travail de forçat à travers des boyaux à peine assez larges pour le passage d'un homme. Au-dessous : quelques planches mal clouées deviennent une église pour la messe dominicale. En bas : l'entrée du camp avec cette inscription d'une tragique ironie, en allusion au camp nazi : « Sobibor Camp ». A droite : même le regard perdu de ces hommes semble chercher l'air qu'ils sont venus trouver en surface.







Seul instant de pause pour les ouvriers : le repas, avalé avant de redescendre pour douze heures. La mine n'attend pas.

**T**ravailler à Sobibor Camp, ou dans une autre petite mine du secteur de Mererani, est un cauchemar. Chaque jour, entre 17 heures et 10 heures du matin, une équipe d'une vingtaine de mineurs plonge dans le puits, profond de 2 000 mètres. Une descente le long d'une échelle en bois de 100 mètres, rendue glissante par la poussière de graphite, omniprésente dans le puits. Pour atteindre le fond de la mine, ils doivent ramper le long de boyaux parfois si étroits qu'un homme peut à peine passer. Un compresseur fournit de l'air comprimé aux engins... mais pas d'air aux hommes pour respirer. Entre deux forages, certains essaient de dormir un peu pour récupérer. Et avoir la force de travailler plus longtemps. Ils restent au fond en moyenne de quinze à seize heures. Quand les mineurs remontent, ils toussent et crachent, puis avalent de l'eau ou du lait. Beaucoup fument de la marijuana ou mâchent du khat avant de redescendre...

Ils vivent comme des miliciens, dorment sur des sacs de sable entassés dans un coin du camp. Tous ont des surnoms : l'artificier de l'équipe, qui joue un rôle majeur au fond, est surnommé Eyes (les yeux). Ben Disso, un colosse de 24 ans, est le chef du groupe. On l'appelle Echka, ce qui veut dire « relax ». Ce qu'il ne cesse de répéter aux hommes quand ils sont sous terre.

Ici, on ne joue pas. Comme les plongeurs sous-marins, pour ne pas mourir asphyxiés, les mineurs doivent toujours être attentifs à la quantité d'air dont ils disposent. « *Quand ça marche, il n'y a pas de problème, explique Ben Disso. Le plus souvent ça marche !* »

En trois décennies, la tanzanite est devenue la coqueluche des joailliers américains et japonais. Leurs clientes adorent l'intensité de sa couleur, qui ressemble à celle des plus

beaux saphirs. Découvert dans les années 1960, ce minéral bleuâtre est une pierre fine, appelée zoisite par les gemmologistes occidentaux. On n'en trouve nulle part ailleurs qu'en Tanzanie – d'où son nom –, dans la plaine désertique de Mererani, à 80 kilomètres d'Arusha, la capitale.

Pas de salaire régulier pour les mineurs. Quand ils remontent du fond, ils doivent donner au contremaître les pierres qu'ils ont trouvées. L'un des propriétaires de la mine, Ahmed Kambi, 27 ans, dit qu'il les soupçonne de voler des pierres et donc qu'il ne se sent pas obligé de les payer. « *La plupart des petites mines fonctionnent avec ce système de "commission"* » dit-il.

Il raconte avoir commencé à travailler ici à l'âge de 13 ans, au décès de sa mère, quand elle a laissé sa famille sans personne pour s'en occuper. Un accident au fond : elle descendait dans le puits pour voir ce que les mineurs avaient trouvé. A l'époque, il n'y avait pas d'échelle, juste une corde. En bas, les mineurs lui disaient qu'elle était presque arrivée, qu'elle pouvait lâcher la corde, ce qu'elle a fait. Mais il restait 30 mètres jusqu'au fond... Elle n'a pas survécu à ses blessures.

Il y a six ans, Kambi a gagné 175 000 dollars après être tombé sur une veine de tanzanite phénoménale. Mais il dépensa toute sa fortune dans les boîtes de nuit et les casinos, un peu partout en Afrique de l'Est. Il s'est vite taillé une réputation de nouveau riche qui a tout flambé. « *La vie ici est vraiment très dure, mais tu peux devenir millionnaire, dit-il. J'ai eu de l'argent quand j'étais jeune. Aujourd'hui, je n'ai plus rien. Mais je n'ai pas perdu espoir, je peux encore gagner beaucoup d'argent. Et cette fois-ci, je le dépenserai mieux !* »

Ahmed Kambi a vu le film tiré du best-seller de William Styron, *Le Choix de Sophie*. Il a été marqué par Sobibor, ce camp

d'extermination nazi où des déportés se sont rebellés et sont sortis vivants. Dans cette mine de tanzanite aussi, la mort décline les hommes, mais il est possible de survivre. Alors, avec un humour macabre, quand il a été contraint, ruiné, de revenir à la mine il y a un ou deux ans, Kambi a écrit à la bombe de peinture Sobibor Camp sur les portes du campement. Et a dessiné une croix gammée.

Pour lui, retourner à la mine c'était comme retourner en prison. Outre sa mère, deux autres mineurs sont morts ici. Un artificier qui n'a pas eu le temps de s'éloigner avant une explosion, et un autre homme, mort asphyxié. Le même cynisme se retrouve dans les graffitis que les mineurs laissent partout derrière eux. Sur le mur d'un camp voisin, on peut lire : « *Dead for dollars* » (mort pour des dollars).

« *Nous souffrons*, admet Jacob Johnson, 26 ans, vêtu de haillons, le visage couvert de poussière. *Nous sommes nés pour souffrir. Si nous voulons de l'argent, nous devons aller au fond.* »

L'épuisement, la solitude, la détresse au quotidien.

Ici, il n'y a pas d'eau courante. Ceux qui ne peuvent se payer de l'eau en bouteille vont étancher leur soif dans des puits peu profonds. A la clé : typhoïde et choléra.

Ce coin perdu de la Tanzanie est hanté par la mort. La vie d'un homme vaut bien peu. Mais dans un pays où 60 % de la population vit avec moins de deux dollars par jour, la fièvre de la tanzanite attire des milliers de candidats. On est loin du glamour véhiculé par la pierre bleu azur, exhibée en médaillon sur la poitrine des Occidentales.

A Sobibor Camp, quelqu'un a gravé le nom de Ben Laden sur la cuve d'un réservoir d'eau. Cette inscription témoigne de l'état d'esprit rebelle qui règne dans les mines du Bloc D, à la suite des tensions avec les autorités locales minières. En 1990, le gouvernement tanzanien s'est débarrassé de la compagnie minière nationale moribonde. Il a décidé de privatiser le secteur des collines Leletama – le plus gros gisement de tanzanite connu au monde. L'une des concessions appartient désormais à TanzaniteOne, une société anglo-australienne devenue le plus grand producteur mondial de tanzanite. Elle vend la plupart de sa production aux Etats-Unis, un marché annuel qui pèse 200 millions de dollars. Il y a treize ans, des mineurs ont envahi et saccagé le Bloc D qui avait été confié à une société israélienne. Pour apaiser les mineurs tanzaniens, le gouvernement a annulé le contrat avec les Israéliens. Et n'est pas intervenu lorsque des dizaines d'exploitants locaux ont commencé à creuser des puits à l'intérieur du Bloc D.

Ces derniers refusaient de voir le gouvernement engraisser des étrangers au détriment des Tanzaniens. Les tensions sont allées crescendo et persistent toujours aujourd'hui. Car jusqu'ici, les compagnies étrangères avaient le droit d'importer les machines et matériels d'exploitation sans payer de taxe de

douane. Il y a deux ans, après l'or, les mines de tanzanite sont devenues l'un des premiers pourvoyeurs du pays en capitaux étrangers, passant devant l'agriculture.

Mais la coexistence de mines modestes et de grandes compagnies minières est explosive. En juin dernier, le Land Rover d'un employé sud-africain de TanzaniteOne a été la cible de coups de feu sur la route venant de l'aéroport international du Kilimandjaro. Parallèlement, les vigiles de TanzaniteOne n'hésitent parfois pas à ouvrir le feu sur ceux qui sautent la clôture barbelée et s'aventurent à l'intérieur du périmètre de la compagnie pour récupérer des pierres dans les tas de gravats. Vols et agressions sont monnaie courante le long de la voie poussiéreuse qui va des mines à Mererani, une cité minière aux rues de terre défoncées, bordées de bars et d'échoppes. Plus de 100 000 personnes vivent ici dans un total dénuement.

Un homme politique local a récemment appelé ses supporters à mettre à sac les installations étrangères. Pourtant, dans le cadre des services publics, la mine a ouvert une école élé-



Des spectres émergent des profondeurs. Ils ont passé seize heures dans la mine.

mentaire pour les enfants massais. Les membres du gouvernement tanzanien semblent inconscients du danger considérable de laisser le secteur minier courir à la débânde et embraser le précieux gisement de tanzanite.

L'une des pratiques les plus dangereuses qui a cours en Tanzanie est appelée Bingo. On oblige des centaines de jeunes hommes à travailler à la chaîne pour extraire les sacs de gravats de la mine. Si l'une des pompes à air tombe en panne, ils meurent tous. Des centaines de mineurs sont morts au fond ces dernières années après que des pluies torrentielles ont inondé les puits et galeries non étayés. A la surface, des hommes se précipitent pour fouiller le sol à la recherche de pierres. La mort ici est banale et rôde partout. Pour l'instant, aucune mesure ne semble mise en place pour prévenir les accidents. ■